

Quand je ne vois vraiment plus le bout du tunnel, en guise de remède, j'évoque l'image d'Elisabeth Waghto. Je dois reconnaître qu'au départ je ne fus pas emballé par sa personne. Elle n'avait déjà pas été gâtée par la nature, mais de surcroît, s'échiner sa vie entière comme

**ANTON VALENS**

# Homme de ménage

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Kim Andringa et Annie Kroon

femme de ménage lui avait causé de sérieuses déformations au dos, à la poitrine, aux hanches et aux jambes. Elle avait les jambes arquées et elle était bossue. Sa tenue vestimentaire parvenait à dissimuler la chose [...].

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le narrateur de ce roman est un jeune peintre en mal d'inspiration et surtout de succès qui, par l'intermédiaire d'une agence d'aide à domicile, gagne sa vie en faisant le ménage chez des personnes âgées. Passé maître en ce domaine, plus peut-être que dans l'art qui était sa vocation première, le jeune homme montre des aptitudes étonnantes et une bonne volonté sans pareille. Très demandé, il passe ainsi de plus en plus de temps auprès de ces vieillards souvent acariâtres, toujours surprenants, mais qui trouvent en lui un allié face à l'adversité d'un monde qui ne les comprend plus.

Neuf visages, neuf liens faits d'attachements et d'irritations qui se tissent chaque fois entre ces vieilles gens et leur aide-ménagère au masculin. Neuf histoires simples au fil desquelles se dessine et s'aiguise le singulier regard d'un artiste sur la fragilité des êtres proches de l'effacement. Neuf histoires qui s'achèvent sur une séparation définitive.

Avec empathie mais sans pathos, et souvent sans pitié, Valens décrit la condition sociale, mentale et physique qui accompagne la vieillesse. Néanmoins, son regard anticonformiste, à la limite de l'absurde, son humour ravauteur et son étonnante virtuosité d'écriture transcendent constamment l'apparente morosité de son sujet, offrant au lecteur l'un des plus beaux cadeaux dont soit capable la littérature, celui d'un rire fondé sur la bonté, l'intelligence et la lucidité.

"LETTRES NÉERLANDAISES"

série dirigée par Philippe Noble

ANTON VALENS

*Anton Valens est né en 1964. Il a étudié la peinture dans les plus prestigieuses écoles des beaux-arts néerlandaises. Il a travaillé une dizaine d'années dans le secteur de l'aide à domicile. Ce livre, son premier roman, a été salué par la critique pour l'originalité de son thème et la qualité de son écriture. Il a d'emblée obtenu plusieurs prix.*

Ouvrage publié avec le concours  
de la Fondation pour la production et la traduction  
de la littérature néerlandaise

Titre original :  
*Meester in de hygiëne*  
Editeur original :  
Uitgeverij Augustus, Amsterdam  
© Anton Valens, 2004

© ACTES SUD, 2010  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-00784-3



ANTON VALENS

# Homme de ménage

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Kim Andringa et Annie Kroon

*ACTES SUD*



*à la mémoire de Willy*





*Respire en même temps le baume et le  
parfum le meilleur.  
Les guirlandes de lotus et de fruits de  
mandragore sur la gorge de ta femme,  
Celle qui est dans ton cœur et est assise  
à ton côté ;  
Qu'il y ait devant ton visage du chant  
et de la musique !  
Rejette loin de toi le souci. Songe à te  
réjouir  
Jusqu'à ce que vienne ce jour d'abor-  
der à la terre qui aime le silence !*

Passage d'un chant de harpiste égyptien provenant du tombeau du prêtre Néferhotep (fin du XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.).



## ASCENSION

Quand je ne vois vraiment plus le bout du tunnel, en guise de remède, j'évoque l'image d'Elisabeth Waghto. Je dois reconnaître qu'au départ je ne fus pas emballé par sa personne. Elle n'avait déjà pas été gâtée par la nature, mais de surcroît, s'échiner sa vie entière comme femme de ménage lui avait causé de sérieuses déformations au dos, à la poitrine, aux hanches et aux jambes. Elle avait les jambes arquées et elle était bossue. Sa tenue vestimentaire parvenait à dissimuler la chose dans une certaine mesure, mais pas tout à fait. Une tasse de café à la main, elle était assise dans un fauteuil à oreilles beaucoup trop grand pour elle, de sorte que ses pieds, chaussés de pantoufles gris souris bordées de fourrure, ne touchaient pas le sol. Elle portait des bas couleur chair, un chemisier à fleurs avec des manches bouffantes et une petite bride transversale au point où culminait la courbure de son dos, ainsi qu'une jupe noire qui avait le tombé du carré noir de Malevitch. Tout dans son visage était de travers, les yeux asymétriques, les narines d'ouverture inégale, le pli mécontent marquant la bouche. Les traits, figés comme un masque, avaient autant d'expression qu'un fragment de roche que les vagues auraient détaché d'un récif. La touffe en bataille de cheveux gris poussière surmontant son crâne ne méritait guère le nom de coiffure. De cette

physionomie énigmatique sortait une voix éraillée aux modulations étranges. “Baisser les bras, à quoi ça sert ?” Elle avait une mauvaise vue.

Waghto habitait un appartement avec services dans un complexe baptisé “La Vigne”, à la lisière sud de la ville, non pas dans une des tours, mais au dernier étage d’un bâtiment qui en comptait quatre, “La Prune”. Il y a dix ans, au mois d’octobre, je passais pour la première fois le seuil de son logement. Elle avait alors quatre-vingt-neuf ans.

J’étais un jeune homme approchant la trentaine avec quelques tics nerveux, une copine qui travaillait comme infirmière et une chatte nommée Willy. J’étudiais à l’Ecole des beaux-arts. Tous les mercredis matin, de neuf heures à midi, je faisais le ménage dans le logement de Waghto. Question d’argent. Mon amie Jeanet m’avait informé de l’existence d’une structure du Service à domicile et à la personne, et j’avais pris contact avec Mme Wittop, directrice de la section du quartier du Château, une femme sympathique, d’âge mûr, aux cheveux roux et au visage rond. Elle fumait des Belinda mentholées et m’embaucha sur-le-champ.

Je me trouvais dans une mauvaise passe. Aux Beaux-Arts, je n’arrivais à rien et je détruisais compulsivement toutes mes toiles. Les profs et les autres étudiants se moquaient de moi, m’évitaient et finissaient par m’oublier. De ce point de vue, j’étais en sécurité dans l’appartement de Waghto. Il n’y était question que d’épousseter le dessus des armoires et de nettoyer à l’ammoniaque le petit lustre en plastique de l’entrée.

Le plan de l’appartement au 1149b Drakesteyn est gravé dans ma mémoire. Une entrée étroite, avec des portes donnant sur la chambre à coucher et la salle d’eau combinant douche et toilettes,

menait au séjour. Une cloison en lattes formait une séparation symbolique entre la cuisine et le coin salon, qui commençait par un canapé trois places avec de larges accoudoirs en bois, quelques coussins et deux poupées. Dans l'angle, côté fenêtre, se trouvaient le téléviseur et la radio, au centre la table basse et le fauteuil de la dame du logis, et adossé à l'autre mur, le hideux dressoir au placage caca d'oie, sur lequel était posé, entre autres objets, un perroquet multicolore, œuvre d'un souffleur de verre espagnol. Le reste du mobilier se composait d'un porte-revues en bois, d'une table d'appoint avec des livres empruntés à la bibliothèque, d'un élément de penderie en contreplaqué recouvert d'un napperon, d'une corbeille contenant des fruits blets et de quelques plantes et lampes. Rien de remarquable dans tout cela. Sans parler des sols. Dans l'entrée et la chambre, il y avait un revêtement en polyamide bleu-gris, très bon marché. Dans la salle de séjour, une moquette chinée marron et blanc douteux, autrefois épaisse et moelleuse, avec de très grosses fleurs floues, et devant le bloc cuisine, un morceau de lino marron. J'étais allergique à ce décor. C'était un ramassis grisâtre, sans style, de meubles bon marché achetés par correspondance et de babioles monstrueuses. Il n'y avait rien, vraiment, qu'on pût qualifier de "beau".

Waghto me faisait travailler dur. Elle ne communiquait avec moi que par des remarques du genre : "Tu as épousseté l'arrière de la télé ? Tu n'oublies pas le sol de la salle de bains ? Tu peux passer un chiffon humide sur les encadrements des portes et des fenêtres ?" Pour le reste, elle était le mutisme même. Elle ne manifestait pour ainsi dire aucun intérêt pour ma personne et ma vie privée. Pour elle, j'étais le petit jeune qui venait faire le ménage

chez elle le mercredi matin, et quant au reste, j'aurais pu être Jack l'Eventreur, cela ne l'intéressait pas le moins du monde. A midi, cependant, elle me laissait sur la table une pomme à moitié pourrie, nous nous disions au revoir, et je partais. Ce qui se passait dans sa tête ? Je n'en savais rien. Lorsque je racontais quelque chose, elle m'écoutait, mais avait-elle enregistré ? Je n'en avais aucune idée.

Par une âpre journée d'automne, en secouant le balai à franges du haut du balcon de son appartement, j'en fis tomber la tête en forme de plumet. Elle atterrit sur le toit d'un corbillard garé en dessous – il y avait un va-et-vient incessant de locataires à La Prune. Penché sur la balustrade, ce fut la première fois que j'entendis rire Waghto : un bruit fort, éraillé et indéfinissable, juste dans mon dos.

Il m'est arrivé la même expérience au zoo. Par un après-midi d'été, j'étais tranquillement en train de dessiner le petit d'un mouflon quand soudain, un hurlement rauque et prolongé me tira de ma concentration. Cela me fit penser à une corne de brume dérégulée. Ne comprenant pas de quelle créature pouvait sortir un bruit pareil, je regardai autour de moi avec étonnement jusqu'au moment où j'aperçus, dans l'enclos voisin de celui des mouflons, un casoar à casque. L'oiseau coureur solitaire, à moitié caché entre ses buissons, piétinait le sol. Le cou tendu et le bec grand ouvert, rejetant en arrière la protubérance osseuse et colorée qui surmontait son crâne, l'animal trompétait furieusement contre les nuages et les hirondelles qui volaient en liberté. Aussi bien par le son que par le port de la tête et du cou, Waghto ressemblait beaucoup au casoar à casque.

Depuis que je travaillais chez elle, elle n'avait cessé de m'avoir à l'œil. Elle me suivait attentivement, soit du regard, soit par l'attitude de tout le corps. Cette fois-ci encore, il s'avéra qu'elle avait surveillé mes allées et venues pour s'assurer que j'avais bien secoué le balai à franges comme elle l'avait prescrit. Je mis quelques instants à comprendre quelle émotion elle exprimait par ses cris discordants. C'est alors que je découvris un trait important du caractère de Waghto qui m'avait échappé jusqu'à ce jour. Elle avait de l'humour. Elle le pensait également. "J'ai de l'humour", disait-elle. Dès lors, nous nous sommes insensiblement rapprochés.

Les pauses pendant lesquelles nous étions assis face à face sans rien dire étaient légion. Parfois, je m'endormais à moitié. A d'autres occasions, j'étudiais les sillons creusant son visage, semblables à des cicatrices de coups de hache, et les jeux d'ombre et de lumière toujours changeants sous ses pommettes. Sous chaque éclairage, les rides de son visage composaient une image différente, impossible d'y découvrir une organisation. Elle me regardait d'un œil à demi fermé, comme si elle scrutait l'horizon à la recherche d'une voile. Elle ne voyait que la moitié de mon visage, et de manière floue de surcroît, elle n'avait sur la rétine qu'une vague impression de ma personne. Longtemps je fus intrigué par une partie de son anatomie, l'endroit où le cou se rattache au buste. Le sternum faisait saillie comme une arête escarpée. Cachés sous le chemisier à fleurs, quelque part dans les vallées situées de part et d'autre de la crête, devaient se trouver les seins. Mais je ne les voyais nulle part. A d'autres moments, je devais me retenir pour ne pas poser ma main sur le faîte de

son dos, histoire de sentir si la bosse était peut-être en bois.

“Juste un jour d’été à Nicosie”, un succès de la Chanteuse sans Nom\*, résonnait dans le logement pour seniors. J’étais en train de nettoyer une fleur artificielle rouge, plantée dans un petit seau rond, confectionné avec des moitiés de pinces à linge collées les unes aux autres et ayant reçu une couche de peinture cuivrée, qu’un support en cuivre, en forme de potence, maintenait suspendu au-dessus du canapé, et je chantonnais à l’unisson : “*Ce minuit-là, à Nicosie / nous dansions follement épris.*” “Tu veux bien passer un linge humide sur les peintures ?” me demanda Waghto. Je m’arrachai à “l’heure musicale du domaine néerlandophone” diffusée par Radio Hollande Septentrionale et je balayai la pièce d’un regard inquisiteur. La seule chose qui, en fonction de mes critères à moi – et j’étais peintre – s’approchait d’une peinture, c’était la reproduction d’un petit gitan éploré dans un cadre en faux bois, mais celle-ci se trouvait dans la chambre. “Quelles peintures, madame ?” “Eh bien, mais celle-ci et celle-là”, répondit-elle sèchement en pointant le doigt vers un campanile brodé et une photo d’elle-même entourée de quatre générations de descendants, pas moins. Elle avait donc de la peinture une vision tout à fait différente de la mienne, bien plus large. Pour Waghto, il y avait beau temps que la peinture à l’huile était dépassée. Aux Beaux-Arts, la question de savoir s’il fallait peindre avec de la peinture, des photos, de la vidéo ou tout autre moyen était justement d’une grande actualité cette année-là. Des débats étaient organisés

\* *Zangeres Zonder Naam*, nom d’artiste de Mary Servaes (1919-1998), célèbre chanteuse réaliste néerlandaise.



où s'échangeaient les points de vue sur la question. Mais ici, à quelques kilomètres de distance à peine, le problème n'existait pas. Waghto était vaguement au courant du fait que je peignais, mais c'était pour elle dénué d'intérêt. Quand je compare les débats aux discussions que j'avais avec elle dans cette même période, la simplicité de son langage et son absence de prétention sautent aux yeux. Jamais on n'aurait entendu dans sa bouche des termes comme "stratification", "présentation" ou "contexte nostalgique", sans parler de "globalisation" ou "urbanisation". Elle n'avait que faire de ce genre de notions.

Nous échangeions peu de paroles mais nous faisons beaucoup ensemble, ce qui est également une forme de communication, parfois même plus agréable que la variante verbale. Nous commençons à former une équipe. Elle prenait pour son compte, dans la mesure où sa taille le lui permettait, l'époussetage léger, et je me chargeais des tâches plus lourdes comme passer l'aspirateur, nettoyer les sanitaires, les vitres et les sols. En outre, je me rendais en début de matinée au supermarché Aldi pour acheter une bouteille de Bonini (du xérès à un prix dérisoire), quelques *bananes* (elle était quelque peu brouillée avec l'orthographe), une boîte de haricots verts et un pochon de petits pains aux raisins. Le magasin était juste un peu trop loin pour elle. "Je marche, disait-elle à ce sujet, mais je ne tiens pas la distance."

Le petit pain aux raisins était quelque chose de récent. Je ne sais comment, mais à un certain moment, à mesure que nous apprenions à mieux nous connaître, elle était tombée sur mon faible pour les petits pains aux raisins. Un jour, je pense que c'était déjà le printemps, sur le petit carré de papier avec la liste des commissions, je lus, rédigée

d'une écriture laborieuse, la mention : *pains au résin*. L'eau me vint à la bouche. A ma grande joie, elle m'en proposa un avec le thé. A dater de ce jour, cela se reproduisit régulièrement, jusqu'à devenir une tradition. C'étaient de ces étouffe-chrétiens à soixante-quinze centimes les quatre, qu'elle tartinait d'une couche épaisse de margarine allégée. L'introduction du pain aux raisins marqua également un tournant dans nos relations de travail. Elle cessa d'être sur mes talons en me donnant des indications et elle me laissa désormais agir à ma guise. De mon côté, je commençais à éprouver un respect grandissant à l'égard de cette vieille dure à cuire, qui jamais ne se plaignait ni ne se lamentait et que je retrouvais fidèle à elle-même, chaque mercredi matin, calme et pince-sans-rire. Le pain aux raisins était un symbole de confiance, d'estime et d'amitié. Au départ, elle en prenait un aussi, mais par la suite, quand elle n'arriva plus à les avaler, elle me refila le sien, de sorte que j'en avais deux à engloutir, en plus de la tasse d'un thé noir comme de l'encre, infusé avec le sachet de la veille.

Elisabeth Waghto (je n'appris son prénom qu'en ouvrant le faire-part de décès) était née en 1902, dans l'extrême nord de la Frise. Son père aimait la bouteille et vivait de petits boulots de rouleur de cigares et peintre en bâtiment. Sa mère faisait des ménages. Après toutes sortes de pérégrinations, la famille avait atterri à Amsterdam. Son père ne dessoûlait pas et laissait à sa compagne la responsabilité de faire bouillir la marmite, ainsi que l'éducation des enfants, la cuisine, la lessive, etc. Elisabeth avait onze ans lorsqu'elle dut pour la première fois, dans une maison de la Ruyschstraat était, remplacer sa mère, épuisée et malade, qui s'était alitée. Elle avait tenu bon comme femme de

ménage jusqu'à ses soixante-quinze ans, soit une durée de travail de pas moins de soixante-quatre ans, c'est-à-dire près de deux vies de Jésus. Ce fait ahurissant me fit voir sous un jour nouveau Waghto et son attitude critique vis-à-vis de son auxiliaire ménager. Je pensais que l'entretien des salles de bains n'avait plus de secrets pour moi – les débuts de mon expérience personnelle remontaient à mes quatorze ans, ce qui n'est pas mal non plus –, mais je me rendis compte alors que je n'étais qu'un petit garçon, à peine un apprenti, et je me sentis comme un étudiant en philosophie engageant, au jardin public, la conversation avec un vieux monsieur qui, après un échange de futilités, se présente : "Platon, enchanté !" J'avais encore beaucoup à apprendre.

A l'âge de dix-huit ans, Waghto épousa un homme souffreteux, qui était en permanence au chômage. Le couple mena une vie conjugale ordinaire et eut cinq enfants. "Mais au fait, comment vous êtes-vous rencontrés ?" lui demandai-je un jour. "Comme ça, nous habitons la même rue." Comme son mari ne pouvait pas garder un emploi et que l'allocation de chômage laissait à désirer, Waghto fut obligée de combiner l'éducation des enfants avec des visites régulières au Bureau de placement. Elle faisait des ménages dans toute la ville, dans les magasins comme chez les particuliers, au Palais de l'Industrie, dans les cinémas et les endroits mondains comme le Café Américain. Dans les années 1930 et 1940 surtout, elle avait eu de la peine à maintenir la tête hors de l'eau, d'après ce que je pus déduire de ses retours sur le passé, parcimonieux, décousus et fragmentaires. Mais, dit-elle : "Ça venait d'où il fallait que ça vienne, mais aux clubs, ils y allaient, mes gosses." Je me suis toujours souvenu de cette phrase, peut-être parce

que ce fut une de ses plus longues et des mieux réussies, ou parce qu'elle était tellement éloquente. Waghto se tut et prit une gorgée de café. Interloqué, j'avalai un petit pain aux raisins. Au bout d'un long moment, durant lequel rien n'indiqua son intention de revenir sur le sujet des clubs, elle le fit pourtant et énuméra : "La chorale. L'atelier de couture. L'opérette pour la jeunesse. L'opérette ordinaire. Le club de cerfs-volants. Le parc de jeux d'enfants. L'atelier de découpage. Le club de canotage." Puis elle se tut de nouveau. Je me sentis mal à l'aise. Son visage ridé n'avait trahi aucune émotion. Sa voix traînante comme une roue de chariot grinçant sur les ornières d'un sentier sablonneux avait fait une longue pause après chaque point, et on sentait sourdre une étrange menace de ces silences. Ici parlait quelqu'un, c'était perceptible, qui avait exprimé chaque centime des serpillières qu'elle avait passées sur les sols en marbre de la richesse. Je ne sus comment réagir à cette épopée miniature. Céder à l'envie de rire qui me prit un instant eût été indécent.

Un autre propos digne d'intérêt de Waghto était : "Les choses viennent comme elles viennent." C'était son credo et elle l'utilisait à tort et à travers. Je n'avais pas grand-chose à objecter. Parfois elle inversait les propositions : "Comme elles viennent, elles viennent." Ou bien elle ne finissait pas sa phrase : "Les choses viennent..." "Comme elles viennent ?" complétais-je alors. Quelquefois, il lui arrivait de jouer sur le verbe et de prendre "être" comme variante de "venir". "Les choses sont comme elles sont." Cela revenait au même. De toutes les banalités que j'avais jamais entendues, celle-ci me paraissait bien mériter le pompon de l'ineptie, mais je ne le lui ai jamais fait remarquer. C'était cet adage qui l'avait aidée à atteindre ses quatre-vingt-neuf ans.

qui s'amena un peu plus tard. Sous ses regards curieux, je déballai le tableau. "Qu'en dis-tu, chéri ?" demanda sa femme. L'homme se gratta le menton. "Eh bien, que veux-tu que je te dise, bredouilla-t-il, c'est... *elle*." "Où va-t-on l'accrocher ? Au-dessus de la table, dans la salle à manger, ça ne te paraît pas un bel endroit ? Ou dans la chambre ?" Le mari eut un haut-le-corps manifeste. "Que dirais-tu du vestibule ?" Je pliai le chèque dans mon porte-monnaie et laissai le couple à sa négociation. Cette rentrée supplémentaire me serait bien utile pour fuir cette ville où je ne m'étais jamais vraiment senti chez moi.

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.